

L'Entre Deux

Dialogue entre phénoménologie occidentale et traditions contemplatives orientales

SYNTHÈSE THÉMATIQUE

Michel Bitbol

Nāgārjuna et la Vīgrahavyāvartanī

Deux séances — synthèse d'ensemble

30 novembre & 7 décembre 2024

Synthèse philosophique établie par Claude (Anthropic) — mai 2026

I. Présentation et contexte des deux conférences

Les 30 novembre et 7 décembre 2024, Michel Bitbol — chercheur au CNRS, philosophe des sciences, docteur en médecine et sanskritiste — a prononcé deux conférences consacrées à la philosophie de Nāgārjuna. La première séance proposait une introduction générale ; la seconde entrait dans le texte lui-même, la Vīgrahavyāvartanī (« Mettre fin aux controverses »), dont Bitbol vient de publier la traduction française directe du sanskrit aux éditions du Cerf. Les deux séances étaient introduites par Philippe, directeur des lieux et spécialiste du bouddhisme.

II. La Vīgrahavyāvartanī : texte, authenticité, traductions

A. Statut et authenticité du texte

La Vīgrahavyāvartanī (v. 175 ap. J.-C.) est une annexe des Mūlamadhyamakakārikā, texte canonique qui définit Nāgārjuna selon la méthode de John Walser. Son objectif : répondre aux objections formulées par les Sarvāstivādin (« tout existe ») — réalistes bouddhiques de l'Abhidharma — contre l'idée madhyamaka que rien n'a de svabhāva (être propre). Arguments stylistiques et doctrinaux convergent pour en confirmer l'authenticité, malgré quelques objections portant sur les passages épistémologiques (pramāṇa) absents des Kārikā.

B. Histoire du manuscrit

Longtemps connue uniquement via des traductions tibétaine (Yamaguchi, 1929) et chinoise, la Vīgrahavyāvartanī fut retrouvée dans sa version sanskrite originale au Tibet en 1936 —

cachée sous des piles de manuscrits dans une bibliothèque monastique. Re transcrite en 1947 (Johnson & Kunst) puis traduite en anglais (Bhattacharya), c'est cette édition que Bitbol a utilisée pour sa traduction française, qui s'efforce de restituer la concision et la « litanie du verbe-être » du sanskrit original.

C. Les enjeux de traduction : svabhāva

Svabhāva — le concept central de la Vīgrahavyāvartanī — est formé de sva (propre, à soi) et bhāva (existence, être en devenir, dérivé de la racine √bhū : être/naître). Bitbol analyse méticuleusement les traductions concurrentes : « intrinsic nature » (anglais), « substance » (qui entraîne vers Aristote), « nature essentielle » (vers la scolastique). Sa préférence pour « être propre » tient à la conservation de la litanie verbale du bhāva — présente dans les deux premières phrases du texte comme un leitmotif — et au refus de projeter des catégories aristotéliennes sur une pensée qui les précède et les déborde.

Bhāva (√bhū) : être en devenir, flux de l'existence — apparenté au grec physis et au latin natura.
Asti (√as) : être accompli, stable, éternel — apparenté au latin esse et au grec einai.

La Vīgrahavyāvartanī joue constamment sur bhāva/svabhāva, non sur asti — ce que les traductions par « substance » ou « nature essentielle » occultent.

III. La méthode de Nāgārjuna

A. Se libérer du concept par le concept

La méthode nāgārjunéenne est paradoxale : utiliser la logique pour consumer la logique. Tsongkhapa (XVe s.) en donne l'image du bois qui, en frottant contre un autre bois, allume un feu qui le consume lui-même. La pariīkṣā (examen critique — la racine īkṣ : observer, avec le préfixe pari : complètement) est la technique : regarder un concept avec une précision telle que sa substance s'évanouit, comme la table vue au microscope qui révèle ses atomes. Bitbol propose de traduire pariīkṣā par « philosophie » elle-même.

B. La prasaṅga : réduction à l'absurde

La prasaṅga est le moment conclusif : on invite l'adversaire à déployer son raisonnement, puis on montre son inconsistance interne, sans jamais poser de thèse propre. Cette intelligence autocritique (critique de la raison par elle-même) est rapprochée par Bitbol de la dialectique transcendantale de Kant (Critique de la raison pure, troisième partie) où les antinomies montrent que la raison se détruit elle-même dès qu'elle spéculé sur les objets métaphysiques.

C. La parole performative : ni thèse ni silence

L'objection fondamentale des Sarvāstivādin : si Nāgārjuna dit que tout est vide d'être propre, cette affirmation est elle-même une thèse dotée d'un être propre — contradiction

performative. Réponse de Nāgārjuna dans la Vīgrahavyāvartanī (stances 63, 69) : « je n'affirme pas et je ne nie pas » — sa parole n'est pas propositionnelle mais performative. Elle ne dit pas une thèse, elle agit sur l'auditeur pour le conduire à réaliser la vérité ultime. La dernière stance résume : « Ces choses doivent être perçues par soi-même personnellement en suivant cette instruction ; seule une part d'elle peut être enseignée par des paroles. »

IV. Śūnyatā et svabhāva : la vacuité redéfinie

A. Les trois sens de śūnyatā

Bitbol distingue trois interprétations complémentaires de śūnyatā : (1) Sens négatif ou critique : réfutation des ontologies de la substance — les étants sont vides de svabhāva, non qu'ils n'existent pas, mais qu'ils sont dépourvus d'existence non-relative. (2) Sens positif : śūnyatā identifiée à pratīyasamutpāda (coproduction en dépendance, co-émergence). Nāgārjuna : « L'être dépendant des êtres, cela est appelé vacuité. » (3) Sens expérientiel : vivre l'absence de fondement comme réalisation — Varela dans L'Inscription corporelle de l'esprit.

B. La réponse aux objections : être vide n'est pas être inefficace

L'objection principale des Sarvāstivādin : si les choses sont vides, la parole de Nāgārjuna est également vide et donc sans efficace. Réponse : le chariot, bien que vide d'être propre (coproduit en dépendance de ses roues, essieux, etc.), accomplit parfaitement sa fonction. Être vide = être coproduit en dépendance = condition de toute efficacité. Une chose non-vidée, non-coproduite, serait comme une monade leibnizienne sans fenêtres : inerte, sans interaction possible. (Bitbol note que Leibniz lui-même a dû modifier la monadologie de Spinoza précisément pour rendre l'interaction possible.)

C. L'autocritique : la vacuité est elle-même vide

Nāgārjuna retourne la méthode sur elle-même : śūnyatā n'est pas une nature propre du monde. Toute signification étant déterminée par opposition — Saussure l'a formulé pour la langue, Nāgārjuna l'avait réalisé bien avant — s'accrocher au terme « vacuité » est aussi incorrect que s'accrocher à « existence ». « Les victorieux ont proclamé que la vacuité est le fait d'échapper à tout point de vue. Quant à ceux qui font de la vacuité un point de vue, ils les ont déclarés incurables. »

V. Les pramāṇa : les moyens de connaissance sont également vides

Un passage central de la Vīgrahavyāvartanī porte sur les pramāṇa (moyens de connaissance : perception, inférence, témoignage). L'objection : sans pramāṇa valides, Nāgārjuna ne peut pas établir sa thèse. Réponse : les pramāṇa ne sont établis ni par eux-mêmes, ni l'un par l'autre, ni par d'autres pramāṇa, ni par les prameya (objets de connaissance), ni sans raison — tétralemme étendu. Le connaissant et le connu co-émergent : pas d'objet connu qui ne soit

pas connu, pas de connaissant sans objet. Le mirage illustre cela : bien que sans eau réelle, il produit des effets réels (la soif, le mouvement vers lui). La co-production en dépendance n'exclut pas l'efficacité.

Bitbol relie ce passage à Kant : *pramāṇa* = « pro-mesurant », conditions a priori que l'intellect impose sur les phénomènes (surimpositions). Cette convergence n'est pas hasardeuse : les deux penseurs travaillent sur les limites de la raison constitutive.

VI. Le tétralemmes et la comparaison avec Aristote

A. Le principe de non-contradiction comme principe an-hypothétique

Bitbol consacre un long développement à la Métaphysique Gamma d'Aristote : le principe de non-contradiction est an-hypothétique (encore plus fondamental qu'une hypothèse) car il est présupposé par tout discours. Aristote : quiconque nie ce principe et dit quoi que ce soit se contredit performativement — il est « pris dans le piège du principe de non-contradiction ». Réponse nāgārjunéenne : ce retournement performatif ne vaut que si on accepte l'idée d'un locuteur-sujet stable, doté d'un être propre. Précisément ce que Nāgārjuna refuse.

B. Le tétralemmes dans la philosophie grecque

Bitbol note qu'Aristote lui-même, discutant des adversaires qui nient le principe de non-contradiction, décrit trois puis quatre positions : « ni ainsi ni non-ainsi », « à la fois ainsi et non-ainsi » — soit quasiment le *catuṣkoṭi*. Les philosophes grecs en contact avaient manifestement rencontré cette structure logique. Pyrrho d'Élis, qui voyagea avec Alexandre jusqu'en Inde, est la figure centrale de cette transmission : il revint avec des concepts ressemblant à des concepts bouddhistes (époque, *ataraxia*, indifférence aux thèses).

VII. Nāgārjuna et la philosophie occidentale : échos et dissymétries

Bitbol tresse un réseau de correspondances rigoureuses sans jamais confondre les traditions :

Parménide : la litanie de l'être (*esti/ouk esti*) comme précédent structurel — mais Parménide affirme la permanence absolue de l'être, à l'opposé du *bhāva* en devenir.

Kant : dialectique transcendantale (antinomies), critique des usages spéculatifs de la raison, conditions a priori de la connaissance (*pramāṇa* comme pro-mesurants).

Hume : association habituelle des phénomènes sans causalité substantielle — le *Samyutta Nikāya* bouddhique anticipe cette critique.

Bergson : le temps comme construction projective de la durée vécue sur les positions spatiales de l'aiguille — Nāgārjuna critique le temps 1500 ans plus tôt.

Wittgenstein : « voir comme » (Philosophische Untersuchungen), ne pas prendre les substantifs pour des substances, jeux de langage — convergences profondes avec la méthode nāgārjunéenne.

Saussure : valeur différentielle des signes — Nāgārjuna a compris avant lui que toute signification est relative.

Leibniz : monadologie modifiée pour rendre l'interaction possible — même problème que Nāgārjuna avec la co-émergence.

Varela / enaction : pratīyasamutpāda comme absence de fondement vécue, incarnée.

Carlo Rovelli : usage de Nāgārjuna pour libérer la physique quantique de ses présupposés ontologiques.

Mise en garde de Bitbol :

« Les bouddhistes n'ont pas découvert la mécanique quantique,
et la mécanique quantique n'est pas une confirmation du bouddhisme.

La physique quantique révèle qu'on ne peut pas révéler la nature de l'univers.

C'est là un faux rapprochement — même si les cadres de pensée peuvent être mutuellement utiles

pour casser des préjugés. »

VIII. La tradition sceptique en Occident : marginalisation et résistances

Un long échange de la séance 2 porte sur le destin de la pensée sceptique et apophasique en Occident. Bitbol et son interlocuteur convergent : la voix sceptique (Pyrrhon, Nouvelle Académie, Michel de Montaigne, Pascal, Maître Eckhart, Nicolas de Cues) a été marginalisée — mais jamais totalement éliminée — par le dogmatisme aristotélicien d'abord, par les institutions chrétiennes ensuite. La dissymétrie avec l'Inde est institutionnelle et non philosophique : dans la tradition bouddhique, le débat contradictoire (disputatio) était une pratique centrale ; en Occident, la pensée sceptique était réputable mais pas discutable dans les enceintes académiques officielles.

Bitbol esquisse une distinction essentielle entre les deux traditions philosophiques : (1) méthode — la philosophie occidentale vise l'extériorité, l'intersubjectivité, l'objectivité ; (2) finalité — en Occident moderne, la vérité n'est pas censée transformer le chercheur ; en philosophie bouddhique, la recherche de la vérité et l'auto-transformation coïncident. Il y a cependant des exceptions en Occident : l'alchimie médiévale, certaines formes de néoplatonisme, la théurgie.

IX. Nirvāṇa, saṃsāra et la dimension pratique

A. L'identité paradoxale

Nāgārjuna : « Il n'y a aucune différence entre le saṃsāra et le nirvāṇa. » Non pas identité simple, mais : le saṃsāra vu « hors condition, hors dépendance » (c'est-à-dire dans son incéité) est le nirvāṇa. Bitbol convoque le « voir comme » de Wittgenstein (canard/lapin) : même monde, mais basculement de regard. Les trois étapes zen (montagnes comme montagnes → montagnes non intrinsèques → de nouveau montagnes, mais fluentes) correspondent aux trois niveaux de la yukti-ṣaṣṭikā-kārikā.

B. Avertissement clinique

Bitbol clôt la première séance sur une mise en garde éthique : précipiter des pratiquants dans la déconstruction du moi sans préparation psychologique suffisante est dangereux. « Je ne suis pas, je ne serai pas / je n'ai pas et je n'aurai pas : / cela effraye tous les esprits enfantins / mais cela fait disparaître la peur chez les sages. » (Nāgārjuna). Il convient parfois de « reconsolider le petit moi » avant de franchir ce seuil — convergence avec les réflexions contemporaines sur le spiritual bypassing.

X. Conclusion : vers une collaboration des traditions

Bitbol clôt la seconde séance sur une note optimiste : citant un ouvrage de Maufe Tokyo récemment traduit en français par Augusta Unberg, il évoque la possibilité d'une collaboration entre philosophie grecque et philosophie bouddhiste — non plus comme envers et en trois l'une de l'autre, mais comme deux formes complémentaires d'une même exigence de lucidité. Le projet de la Vīgrahavyāvartanī — retourner comme un gant le geste fondateur de Platon et Aristote — ouvrirait ainsi une « autre commencement de la philosophie ».

REPÈRES TEXTUELS — les deux séances

Textes de Nāgārjuna cités : Mūlamadhyamakakārikā, Vīgrahavyāvartanī, Ratnāvalī, Yukti-ṣaṣṭikā-kārikā, Śūnyatā-saptati.

Commentateurs bouddhiques : Tsongkhapa, Candrakīrti, Buddhapālita.

Philosophes occidentaux convoqués : Parménide, Platon, Aristote, Pyrrhon, Hume, Kant, Bergson, Saussure, Wittgenstein, Leibniz.

Penseurs contemporains : Varela, Rovelli, Nagel.

Traduction de Bitbol : Vīgrahavyāvartanī, éd. du Cerf.